

CHAPITRE XIII

Les premières années à Yverdon.

Les collaborateurs ; Souvenirs de M. Louis Vulliemin ; la Prusse adopte la méthode Pestalozzi ; grande réputation de l'institut ; témoignages de Ritter, Raumer, etc. ; institut de jeunes filles ; institut des sourds-muets ; régime intérieur de l'institut ; une imprimerie au château ; publication de la *Feuille hebdomadaire d'éducation*, etc. Les exercices du corps, les travaux manuels et les fêtes.

Installé dans l'antique château ¹ d'Yverdon, l'institut prit rapidement une grande extension. Les élèves y furent bientôt beaucoup plus nombreux qu'à Berthoud. Les maîtres s'y multiplièrent. Plusieurs d'entre eux n'étaient que des anciens écoliers de Berthoud devenus sous-maîtres ; chargés des leçons les plus élémentaires, ils y appliquaient très fidèlement la méthode par laquelle ils avaient été formés. D'autres étaient accourus près de Pestalozzi, lui apportant des connaissances et des capacités variées.

Parmi les nouveaux collaborateurs les plus distingués de cette époque, nous devons citer :

¹ Ancienne résidence des baillis bernois, devenu propriété de l'Etat de Vaud, il avait été vendu en 1804 à la ville d'Yverdon, à la condition que Pestalozzi y jouirait gratuitement, sa vie durant, d'un local pour son institut d'éducation.

Jean Niederer, d'Appenzell extérieur, docteur en philosophie ; il était pasteur à Sennwald dans le Rheintal, quand s'ouvrit l'institut de Berthoud ; ami intime de Tobler, il soutenait avec lui une correspondance qui a été publiée par sa veuve ; on y voit son admiration pour Pestalozzi et son désir de se réunir à lui. Ce désir ne fut satisfait que quelques années plus tard, quand le pasteur de Sennwald put quitter sa paroisse avec la certitude qu'elle n'aurait point à souffrir de son absence. Niederer a été nommé le philosophe de la méthode, parce qu'il donnait une expression philosophique aux idées de Pestalozzi. A Yverdon, il retouchait tout ce que le maître avait écrit pour l'impression ; il en corrigeait les principaux défauts ; mais ce n'était point sans dommage pour l'originalité de la forme et du fond. Pour bien connaître la pensée de Pestalozzi, il faut aller la chercher dans ceux de ses écrits auxquels personne n'a touché que lui.

De Muralt, de Zurich, bon administrateur, homme instruit et à vues élevées ; simple, amical et enjoué avec les enfants ; il avait habité Paris ¹ et parlait assez bien français. Il nous faisait un grand plaisir, à nous, élèves de langue française, obligés à l'institut de chanter toujours en allemand, quand pendant nos excursions il nous apprenait des chansons dans notre langue maternelle. Il devint plus tard directeur d'un important établissement d'éducation, fondé à Pétersbourg sous le patronage du czar Alexandre.

Mieg, homme capable, à la fois bienveillant et très ferme ; après le départ de Muralt, il fut quelque temps chargé par Pestalozzi de la direction générale de l'institut sous le rapport moral et disciplinaire.

De Turc, d'une noble famille de l'Allemagne du nord ; il renonça à une belle place dans la magistrature

¹ Il y était instituteur privé lorsque, pendant la consulta, il fit la connaissance de Pestalozzi, et voulut devenir son collaborateur.

d'Oldenbourg pour venir étudier l'œuvre de Pestalozzi, et publia bientôt les *Lettres de Munchenbuchsee sur Pestalozzi et sa méthode élémentaire d'éducation*. Cet homme, distingué par ses talents, ses vues élevées et sa grande force de volonté, après avoir eu à Yverdon un pensionnat annexe de l'institut Pestalozzi, fut nommé conseiller d'Etat à Potsdam, où pendant trente ans encore il travailla avec zèle à la propagation et à l'application de la doctrine du maître.

Barraud, qui appelé bientôt à Bergerac (Dordogne) par Maine de Biran, y fonda un institut d'éducation d'après la méthode de Pestalozzi.

Parmi les enfants pauvres recueillis à Berthoud, et qui devinrent des maîtres à l'institut d'Yverdon, nous devons citer comme s'étant particulièrement distingués :

Ramsauer, avec qui nous avons déjà fait connaissance, et que nous aurons l'occasion de citer encore.

Joseph Schmid, petit pâtre du Tyrol, sans éducation première, reçu à l'institut de Berthoud, dont l'influence fut plus efficace sur son intelligence que sur son cœur. Il montra de bonne heure un talent remarquable pour les mathématiques, et les enseigna à Yverdon avec une grande supériorité et un succès merveilleux. Il avait un coup d'œil d'aigle, un esprit rusé, une volonté d'acier, un caractère dominateur et peu de sensibilité. Quand il se fut emparé de l'esprit de Pestalozzi, il fut la principale cause du départ des autres maîtres et de la chute de l'institut. C'est lui qui rédigea les *Exercices élémentaires sur les nombres et sur les formes*, imprimés dans l'édition très incomplète des œuvres de Pestalozzi, dont ils remplissent les tomes XIV et XV. (Stuttgart, chez Cotta, de 1820 à 1826.)

Steiner, enfant sans éducation première, entièrement formé chez Pestalozzi à Berthoud, puis sous-maître à Yverdon, est un des élèves qui font le plus

d'honneur à la méthode; il est devenu l'un des premiers mathématiciens de l'Allemagne. Professeur de mathématiques à Berlin, il a publié des ouvrages qui ont puissamment contribué à faciliter, à populariser et à relever d'une manière fructueuse l'enseignement de cette science.

Tels étaient alors les principaux collaborateurs de Pestalozzi. Plus tard, il en arriva beaucoup d'autres; mais n'oublions pas que nous en sommes encore aux premiers temps de l'institut à Yverdon.

Pour donner à nos lecteurs une idée juste de ce qu'était la vie de l'institut à cette époque, nous ne pouvons mieux faire que de citer l'agréable écrivain qui a bien voulu donner à sa famille et à ses amis ses souvenirs d'enfance. C'est M. le professeur Vulliemin, l'éminent historien, continuateur de Jean de Muller. Entré à l'institut Pestalozzi en 1805, à l'âge de huit ans, il y resta deux ans seulement. Voici comment il raconte les impressions qu'il en a conservées :

« Représentez-vous, mes enfants, un homme très laid, les cheveux hérissés, le visage fortement empreint de vérole et couvert de taches de rousseur, la barbe piquante et en désordre, jamais de cravate, les pantalons mal boutonnés, tombant sur des bas qui, à leur tour, descendent sur de gros souliers; la démarche pantelante, saccadée; puis des yeux qui tantôt s'élargissaient pour laisser échapper l'éclair et tantôt se refermaient pour se prêter à la contemplation intérieure, des traits qui parfois exprimaient une tristesse profonde, et parfois une béatitude pleine de douceur; une parole ou lente ou précipitée, ou tendre et mélodieuse, ou qui s'échappait comme la foudre; voilà quel était celui que nous nommions notre père Pestalozzi.

» Tel que je viens de vous le dépeindre, nous l'aimions; nous l'aimions tous, car, tous, il nous aimait; nous l'aimions si cordialement que, nous arrivait-il d'être quelque temps sans le voir, nous en étions attristés, et que, ve-

nait-il à apparaître, nos yeux ne pouvaient se détourner de lui.

» Nous savions qu'à l'époque où les guerres de la révolution helvétique avaient multiplié le nombre des enfants pauvres et orphelins, il en avait réuni un grand nombre autour de sa personne, et s'était donné tout entier à eux ; qu'il était l'ami des petits, des malheureux, des enfants.

Mes concitoyens d'Yverdon, de la ville où je suis né, avaient généreusement mis à sa disposition l'antique château, fondation du petit Charlemagne, et dont les longues salles, se déployant autour de vastes cours, offraient un bel espace aux jeux comme aux études d'une famille nombreuse. Nous étions de cent cinquante à deux cents jeunes gens, de toutes nations, réunis dans ces murs, et qui tour à tour recevions l'enseignement ou nous livrions à de joyeux ébats. Il arrivait souvent que, commencée dans la cour du château, la partie de barres allât s'achever sur les gazons qu'entoure la promenade de *Derrière le lac*. En hiver, la neige nous servait à construire une puissante forteresse, que les uns attaquaient, les autres défendaient héroïquement. Presque jamais de malades parmi nous.

» Tous les matins, de bonne heure, nous venions, en rang, recevoir, chacun à notre tour, une ondée d'eau froide. Nous ne marchions que tête nue. Un jour d'hiver, cependant, que la bise, non celle que les Grecs ont nommée du joli nom de Borée, mais celle qui souffle glaciale sur la place d'Yverdon, faisait tout fuir devant elle, mon père, me prenant en pitié, me couvrit la tête d'un chapeau. Malheureux couvre-chef, mes camarades ne l'eurent pas plutôt aperçu, que le cri courut : Un chapeau ! un chapeau ! Une main l'eût bientôt fait partir loin de ma tête ; cent autres le firent voler en l'air, dans la cour, dans les vestibules, puis dans le grenier, jusqu'à ce qu'un dernier coup l'eût fait passer par une lucarne et tomber dans la rivière qui baigne un des murs du château. Je ne l'ai plus revu ; c'est au lac qu'il alla conter ma mésaventure.

» Nos instituteurs étaient la plupart des hommes jeu-

nes encore, de ces orphelins de l'âge révolutionnaire, qui les premiers avaient grandi autour de Pestalozzi, leur père et le nôtre ; quelques-uns aussi des lettrés, des savants, qui étaient venus partager sa tâche. A tout prendre, de science fort peu. J'ai entendu Pestalozzi se vanter, dans un âge avancé, de n'avoir rien lu depuis quarante ans. Ses premiers élèves, nos maîtres, ne lisaient guère davantage. Leur enseignement s'adressait à l'intelligence plus qu'à la mémoire, et il avait pour but la culture harmonique des germes déposés en nous par la Providence. « Attachez-vous, ne cessait de leur répéter Pestalozzi, » à développer l'enfant (*bilden*), et non à le dresser (*abrichten*) comme on dresse un chien, et comme trop souvent on dresse les enfants dans nos écoles. » Nos études portaient essentiellement sur le nombre, la forme et le langage.

» La langue nous était enseignée à l'aide de l'intuition ; on nous apprenait à bien voir et, par cela même, à nous faire une juste idée des rapports des choses. Ce que nous avions bien conçu, nous n'avions pas de peine à l'exprimer clairement.

» Les premiers éléments de la géographie nous étaient enseignés sur le terrain. On commençait par diriger notre promenade vers une vallée resserrée des environs d'Yverdon, celle où coule le Buron. On nous la faisait contempler dans son ensemble et dans ses détails, jusqu'à ce que nous en eussions l'intuition juste et complète. Alors on nous invitait à faire chacun notre provision d'une argile qui reposait en couches dans un des flancs du vallon, et nous en remplissions de grands paniers que nous avions apportés pour cet usage. De retour au château, on nous partageait de longues tables et nous laissait, chacun sur la part qui lui en était échue, reproduire en relief le vallon dont nous venions de faire l'étude. Les jours suivants, nouvelles promenades, nouvelles explorations, faites d'un point de vue toujours plus élevé, et, à chaque fois, nouvelle extension donnée à notre travail. Nous poursuivîmes ainsi jusqu'à ce nous eûmes achevé l'étude du bassin d'Yverdon ; que, du haut du Montéla, qui le domine tout entier, nous l'eûmes embrassé dans

non ensemble, et que nous eûmes achevé notre relief. Alors, mais alors seulement, nous passâmes du relief à la carte géographique, devant laquelle nous n'arrivâmes qu'après en avoir acquis l'intelligence.

» On nous faisait inventer la géométrie, se contentant de nous marquer le but à atteindre et de nous mettre sur la voie. On procédait de la même manière en arithmétique. Nos calculs se faisaient de tête et de vive voix, sans le secours du papier. Nous étions quelques-uns qui avions acquis dans ces exercices une facilité surprenante, et, comme le charlatanisme pénètre partout, c'était nous seuls qu'on produisait en présence des nombreux étrangers que le nom de Pestalozzi attirait journellement à Yverdon. On nous disait, on nous répétait, qu'il se faisait au milieu de nous une grande œuvre, que le monde avait les yeux sur nous, et nous n'avions pas eu trop de peine à croire ce qu'on nous disait.

» Ce qu'on nommait, non sans emphase, la *méthode* de Pestalozzi, était, il est vrai, une énigme pour nous. Elle l'était pour nos instituteurs. Comme les disciples de Socrate, chacun d'eux interprétait à sa manière la doctrine de son maître ; mais nous étions loin des temps où ces divergences engendrèrent la discorde ; où nos principaux maîtres, après s'être donné chacun comme le seul qui eût compris Pestalozzi, finirent par affirmer que Pestalozzi ne s'était lui-même pas compris ; qu'il ne l'avait été... Schmid disait, que par Schmid, Niederer, que par Niederer. A l'époque où je prenais mes premiers ébats dans ces murs habités par une saine et vigoureuse jeunesse, des scènes pareilles à celle dont Molière a égayé le théâtre quand il a mis en présence les professeurs du bourgeois-gentilhomme, et qui devaient amener la ruine de l'institut, n'avaient pas éclaté. La foi en Pestalozzi maintenait encore unis tous les membres de sa grande famille. Ce n'était pas qu'il ne fût déjà ce qu'il s'est montré plus tard, un faible administrateur. Nul ordre, nulle habileté, nul savoir-faire. Dans sa naïveté enfantine, il avait le cœur fermé à la défiance ; il ne croyait pas au mal, et, facile à tromper, il devait tôt ou tard tomber de déception en déception ; mais au temps dont je parle, il

pouvait tout encore sur les cœurs comme sur les volontés. Un trait vous dira l'esprit qui régnait dans ces commencements.

» Ces éducateurs, qu'on a vus plus tard remplir le monde de leurs débats, ne recevaient aucun traitement en argent. Il était pourvu à leurs besoins journaliers, et ils ne demandaient pas davantage. La caisse où se versaient les écolages des élèves était déposée dans la chambre du père de famille, et chacun de nos maîtres en avait la clef à sa disposition : lui fallait-il un habit, des souliers ? il y puisait selon ses nécessités. Il en fut ainsi près d'un an sans qu'aucun grave désordre se manifestât. On croirait l'église primitive. »

Quand L. Vulliemin quitta l'institut, sa splendeur extérieure allait s'accroître encore, sa réputation s'étendre au loin, la propagation de sa méthode recevoir une puissante impulsion, et quelques-uns de ses principes s'établir d'une manière définitive dans la pratique scolaire d'un peuple entier. Ce fut une conséquence de la bataille d'Iéna ; ce fut la Prusse vaincue, démembrée, ruinée et humiliée, qui s'appropriâ la première la doctrine éducative régénératrice que Pestalozzi cherchait depuis si longtemps à faire connaître.

Quand Frédéric-Guillaume III vit sa monarchie écrasée par la perte d'une seule bataille, embrassant avec courage le moyen lent et laborieux, mais le vrai moyen de la relever, il s'écria :

« Nous avons perdu en territoire ; notre puissance et notre splendeur au dehors sont tombées ; mais nous devons et nous voulons travailler à gagner à l'intérieur en puissance et en splendeur. C'est pourquoi je veux avant tout qu'on voue la plus grande attention à l'instruction du peuple. »

Le roi n'était pas seul en Prusse à désirer une réforme de l'éducation publique ; depuis longtemps les bons esprits en étaient préoccupés ; ils faisaient des

plans et des propositions; mais rien n'avait encore abouti.

La digne épouse de Frédéric-Guillaume III, la reine Louise, y employait aussi son influence. Alors, retirée avec le roi à Königsberg, elle écrivait dans son journal intime: « Je lis *Léonard et Gertrude*. J'aime à me transporter dans ce village suisse. Si j'étais maîtresse de mes actions, je me mettrais en voiture, je partirais pour la Suisse, afin de voir Pestalozzi; je serrerais cordialement sa main, et mes yeux pleins de larmes lui diraient ma reconnaissance.... Avec quelle bonté, avec quelle ardeur, il s'occupe du bien de ses semblables! oui, au nom de l'humanité, de tout mon cœur je le remercie. » Et plus tard, quand on eut appelé Zeller à Königsberg pour y enseigner selon la méthode de Pestalozzi, la reine prit un intérêt si vif à cet essai qu'elle alla souvent elle-même visiter la nouvelle école.

Pendant l'hiver de 1807 à 1808, Fichte prononça à Berlin ses *Discours à la nation allemande*. On se rappelle que Fichte avait visité Pestalozzi en 1793, qu'il avait été frappé de la justesse de ses vues, qu'il lui avait promis de les faire connaître à l'Allemagne. Dans ces discours, il tint sa parole; et il ne dut pas lui en coûter, car il était pleinement convaincu; il savait qu'en parlant il faisait une œuvre de philanthropie et de patriotisme. Après avoir établi que l'éducation est le seul moyen de relever les peuples, il fit connaître Pestalozzi, et il déclara que c'est à sa doctrine qu'il faut rattacher toute réforme de l'instruction publique pour qu'elle soit efficace et salutaire ¹.

Le 11 septembre 1808, le ministre des cultes, d'Altenstein de Königsberg, écrivait à Pestalozzi :

« Sa Majesté le roi, voulant qu'on travaille activement

¹ IX^e et X^e discours. Il a paru chez Grassart, à Paris: *Le salut par l'éducation, lecture du XI^e discours de Fichte à la nation allemande en 1807*, par Ch. Robert. Brochure in-8, 1871.

au progrès de l'éducation populaire, l'objet de votre constante sollicitude, m'a chargé, comme ministre, de la direction des affaires scolaires dans les provinces prussiennes de ses Etats. Pleinement convaincu de la grande valeur de la méthode que vous avez inventée et si heureusement mise en pratique, j'ai l'intention, en introduisant cette méthode dans nos écoles élémentaires, de provoquer une réforme complète de l'instruction publique dans nos provinces royales; et j'en attends une influence très salutaire sur le développement du peuple. Parmi les mesures que je pense prendre dans ce but, l'une des plus importantes est certainement l'envoi de deux jeunes gens auprès de vous, pour y puiser directement, et à sa source la plus pure, tout votre système d'éducation et d'enseignement. Là, ils ne se borneront point à en étudier quelques parties détachées, mais ils s'attacheront à le posséder dans son ensemble et sous tous ses rapports divers. Sous la direction de son vénérable inventeur et de ses estimables collaborateurs, ils ne formeront pas seulement leur esprit et leur savoir-faire, mais aussi leur cœur à la noble vocation d'instituteur, et ils se pénétreront du sentiment de la sainteté de leur tâche, afin d'apporter aussi un zèle ardent à l'œuvre à laquelle vous avez consacré votre vie. Pour procéder de la manière la plus avantageuse, je désire savoir de vous-même quelles sont les conditions les plus favorables pour que les jeunes gens puissent s'approprier votre méthode, par exemple leur âge, leur caractère, le degré de connaissances qu'ils doivent déjà avoir acquises; alors nous pourrions faire nos choix de manière à satisfaire vos désirs. »

Cette lettre du ministre nous fait voir avec quelle décision, avec quel sérieux, avec quels soins minutieux la Prusse entra dans une voie qui, avec le temps, devait lui faire recouvrer toute sa puissance. Et ce ne furent pas deux élèves seulement qu'elle envoya chez Pestalozzi, mais dix-sept qui y arrivèrent successivement et y furent entretenus chacun pendant

trois ans aux frais du gouvernement prussien. Ils devinrent en général des hommes distingués, et parmi eux nous pouvons citer les noms bien connus de Henning, Dreist et Kaverau ¹. Les rois de Hollande et de Danemark entretinrent également chacun deux élèves-instituteurs dans l'établissement Pestalozzi. Les autres parties de l'Allemagne furent aussi représentées parmi les jeunes maîtres qui étudiaient la méthode à Yverdon, où il y en eut jusqu'à quarante à la fois. Mais c'est la Saxe, croyons-nous, qui accomplit alors sa réforme scolaire de la manière la plus heureuse. Le poste de conseiller intime du roi, pour la direction des écoles, y a longtemps été occupé par Justus Blochmann, élève et collaborateur distingué de Pestalozzi. L'instruction populaire y a revêtu, mieux qu'en Prusse, un caractère moral, sincèrement religieux, réellement chrétien. Au grand concours international qui a eu lieu il y a quelques années, ce sont les écoles primaires de Saxe qui ont conquis le premier rang.

Cette ardeur avec laquelle l'Allemagne, la Prusse surtout, cherchait à s'approprier la méthode de Pestalozzi, attira l'attention de tous les pays sur l'institut d'Yverdon; les élèves y affluèrent de toutes les contrées du globe: les visiteurs y furent plus nombreux encore; ce n'étaient pas seulement des hommes sérieux, poussés par un intérêt véritable pour l'éducation, mais aussi de simples curieux, princes, généraux, banquiers, et une foule d'autres, qui tenaient à voir Pestalozzi, comme ils tenaient à voir un lac ou un glacier; ceux-ci étaient ordinairement déçus dans leur attente.

Cette vogue dont jouit l'institut d'Yverdon, vogue inintelligente, et jusqu'alors sans exemple pour un établissement d'éducation, eut de très fâcheuses con-

¹ On peut juger des résultats obtenus, par le rapport de M. V. Cousin, sur l'instruction publique en Prusse.

séquences. Les leçons étaient journellement troublées par les visiteurs; puis les parents venaient chercher à l'institut et lui demandaient autre chose que ce qu'il pouvait donner; chacun voulait pour ses enfants une instruction adaptée aux circonstances et aux habitudes de son pays, et Pestalozzi avait souvent la faiblesse d'accueillir ces exigences, parce qu'il y voyait un moyen de propager sa méthode dans des pays lointains. Ce fut sans doute là une des causes de la confusion qui envahit plus tard le système des études à Yverdon.

Mais la réputation de l'institut attira aussi près de Pestalozzi des hommes d'un grand mérite, et qui surent faire un bel usage de sa doctrine. Parmi eux, nous devons citer d'abord Charles Ritter, l'illustre rénovateur des sciences géographiques. Les témoignages rendus par un homme d'un tel mérite sur l'état de l'institut d'Yverdon, en 1807 et 1809, sont pour nous très précieux. Ils sont reproduits par M. le professeur L. Vulliemin, dans un article du *Chrétien évangélique* ¹, auquel nous empruntons les pages suivantes:

« En septembre 1807, arriva à Yverdon un précepteur allemand, avec deux élèves et leur mère. Le précepteur était Charles Ritter, ses élèves, les jeunes Hollweg, de Francfort, d'une famille de haute banque, à l'illustration de laquelle ils n'ont pas peu contribué. Ritter n'était pas un touriste ordinaire. Très désireux de connaître Pestalozzi et sa méthode, il fut accueilli avec empressement, et passa huit jours d'une vraie fête pédagogique, dans la société du chef de cette grande famille et de ses principaux collaborateurs Niederer, Tobler, Muralt, Krusi. Tous les jours c'étaient de nouvelles conférences, dans lesquelles l'éducation était envisagée sous des faces diverses. C'était le beau temps de Pestalozzi. Quoique déjà son cœur entrevit les germes de dissentiments qui devaient ruiner son œuvre à Yverdon, l'illusion l'empor-

¹ Charles Ritter, le géographe, fragments biographiques. (*Chrétien évangélique*, 1869, p. 21.)

tait encore, et c'était avec plénitude de foi en la puissance de sa méthode qu'il venait, de concert avec Niederer, d'adresser au public un rapport sur l'état de son institution. Auprès de lui Ritter se sentait rempli d'admiration et de respect. Il se voyait en présence d'une nature exceptionnelle, d'une âme grande, dévouée, toute à une idée d'une puissante originalité, et dans laquelle beaucoup de simplicité et d'humilité s'alliaient à une confiance sans bornes dans la grandeur de la tâche entreprise. Transporté dans un monde nouveau, il ne le quitta point sans se sentir élevé et ennobli.

» Deux ans plus tard (1^{er} octobre 1809), il renouvela sa visite à Yverdon. « Après avoir voyagé tantôt par la pluie et tantôt par le soleil, écrit-il à un ami, j'ai revu cet Yverdon qui m'est si cher, et j'ai été reçu comme un vieil ami de la maison. Parmi les joies en grand nombre que la Providence m'a départies, et dont je ne cesserai de la bénir, parce qu'elles ont été pour moi un sérieux moyen de développement, je mets le plus grand prix à celles que j'ai goûtées de nouveau dans la société de mes nobles amis Pestalozzi, Niederer, Miege, de Turc, Schmid, d'autres encore qui me sont chers à des degrés divers, unis que nous sommes tous par la poursuite d'un même but, celui de travailler à l'ennoblissement de l'humanité par l'éducation. »

» De grands changements avaient eu lieu dans l'institut, mais ces hommes énergiques étaient demeurés les mêmes. Leur sphère d'action avait grandi. Le digne vieillard était toujours un enfant par le cœur et le génie. Plein de feu, il vivait dans une agitation continuelle; son épouse était un modèle de vertu modeste, de délicatesse et de tendresse de cœur. « Auprès d'eux, disait Ritter, mes heures passent comme des minutes. Vient le soir, alors assis entre le père et la mère de la grande famille, je partage avec tous mes amis un simple repas. Les plats courent tantôt à gauche et tantôt à droite, les verres se remplissent, et plus d'un mot spirituel assaisonne ce banquet de l'amitié.

» L'œuvre est devenue colossale, en sorte que son fondateur a peine à l'embrasser du regard. On compte plus

» de cent cinquante élèves. Les pédagogues, séminaristes ou adultes, parmi lesquels il en est qui desservent déjà des charges dans la société, mais qui tous s'appliquent à l'étude de la méthode, sont au nombre d'une quarantaine. On ne connaît pas le nombre des maîtres. Ajoutez à ce personnel de l'institut celui d'une école de jeunes filles, celui de deux établissements privés, et le nombre assez considérable d'éducateurs qui, vivant avec leurs élèves au dehors de l'institution, y donnent et y prennent des leçons, et vous aurez quelque idée de ce qui se fait ici.

» Pestalozzi lui-même n'est pas en état de donner des leçons selon sa méthode, dans aucune branche d'enseignement. Parfaitement inhabile au détail, il a la vue de l'ensemble; ce qu'il possède, il sait le répandre avec force, avec clarté, et il sait rendre les intelligences aptes à agir selon ses conceptions. C'est avec raison qu'il me disait, parlant de lui-même : « Je ne puis dire que j'aie créé ce que vous avez sous les yeux. Niederer, Krusi, Schmid se riraient de moi, si je me nommais leur maître; je ne sais ni calculer ni écrire; je ne comprends rien à la grammaire, aux mathématiques, à aucune science; le dernier de nos élèves en sait plus que moi; je ne suis que l'éveilleur de l'institut, et c'est à d'autres qu'il appartient de réaliser ma pensée. »

» Il disait vrai, et cependant sans lui rien ici n'existerait. Il n'a en aucune façon le don de diriger cette grande œuvre et de la gouverner; la voilà cependant qui subsiste. Il a fait à cette œuvre le sacrifice de tout ce qu'il possédait, et, le plus insoucieux des hommes, il ne connaît pas même, à l'heure qu'il est, la valeur de l'argent; il ne pourrait faire un compte, tenir un livre, il livre tout à l'abandon comme un enfant. Il n'a pas même une langue intelligible; il ne parle ni l'allemand ni le français; il n'en est pas moins l'âme d'une grande société; il l'est dans le sérieux et dans la plaisanterie; son culte du matin, sa prière, sa parole plongeant dans le cœur de ses élèves ont une grande influence. Tous le vénèrent, tous l'aiment comme un père. »

» Ritter continue : « Comme Pestalozzi est l'éveilleur.

» Niederer est le philosophe du château, Ce que l'un
 » énonce, l'autre le déduit, mais en suivant sa propre
 » voie. Il ferait honneur aux plus hautes chaires de phi-
 » losophie ; mais pour lui, la philosophie est inséparable
 » de la religion, et Jésus-Christ est la sagesse. Sa con-
 » versation élève, anime, réchauffe. Tout inférieur que
 » je lui sois en profondeur et en forces, il m'aime, parce
 » que, nonobstant mes protestations, il croit découvrir
 » en moi je ne sais quelle harmonie dont il s'accuse
 » d'être privé lui-même. Il est vrai qu'il ne sait pas résis-
 » ter à l'entraînement de ses pensées, et que, travail-
 » lant jour et nuit au point de se rendre malade, il passe
 » sans cesse de l'activité la plus intense à l'énervement.
 » Ses idées le poursuivent. Elles abondent surtout lors-
 » qu'il parle de l'histoire de la religion, de la vie et de la
 » doctrine du Christ, de l'évangile selon saint Jean, de
 » la nature candide de l'enfant, de l'étroit rapport qui
 » unit l'étude des langues avec la psychologie. Il aurait,
 » sur ces sujets, beaucoup à communiquer au public,
 » mais toujours mécontent de son œuvre, il refuse de la
 » livrer dans son imperfection.

» Le plus vigoureux des collaborateurs de Pestalozzi.
 » dans l'œuvre du développement de la méthode, est le
 » Tyrolien Schmid, dont les enseignements sur le dessin
 » et la géométrie ont été publiés et seront suivis de ceux
 » qui ont l'arithmétique et l'algèbre pour objet. Cette par-
 » tie des applications de la méthode est la plus avancée.
 » Les élèves de Schmid se jouent avec les problèmes de
 » la géométrie, de la stéréométrie, de la trigonométrie.
 » Lui-même, je l'ai vu dans une classe nombreuse, divi-
 » sée en quinze ou vingt sections de force diverse, toutes
 » occupées à ces études, surveiller tout, encourager tout,
 » prendre part à tout et tenir tout en haleine, sans que
 » jamais il lui arrivât de commettre la moindre erreur.
 » Notez qu'il a vingt-trois ans, que son caractère est,
 » comme sa science, de fer et d'acier, et que, fils de pay-
 » san, il a conservé en un cœur religieux une simplicité
 » enfantine. »

» Ainsi s'exprimait Ritter, en 1809, sur l'institut d'Y-
 » verdon. On le voit, l'enthousiasme dominait son juge-

ment. Il n'avait pas reconnu chez Niederer, sous la cor-
 dialité qui le caractérisa toujours, la prédominance des
 tendances rationnelles ; chez Schmid, sous la rude éner-
 gie, les préoccupations d'un esprit absolu. Son séjour à
 Yverdon avait été trop court pour lui permettre de péné-
 trer jusqu'aux côtés faibles des hommes et des choses,
 et l'impression qu'il reçut de ce qu'ils avaient d'excellent
 fut trop vive pour lui laisser le sang-froid de la critique.
 Il n'avait pas d'ailleurs, à cette époque, quelque religieux
 qu'il fût, acquis une connaissance assez éclairée de l'E-
 vangile pour y trouver les bases d'une appréciation saine
 des infirmités de l'œuvre de Pestalozzi. Peut-être ne lui
 fut-il pas désavantageux de ne pas avoir pénétré tout
 d'abord dans le secret de ces faiblesses : l'impulsion qu'il
 reçut n'en fut que plus forte et plus salutaire ; car l'on
 sait, à n'en pouvoir douter, qu'indépendamment de tout
 ce qu'il apprit à d'autres égards, ce furent ses rapports
 avec Pestalozzi qui éveillèrent en lui les intuitions qu'il
 devait bientôt après porter dans ses études de géogra-
 phie. Écoutons ce qu'il nous dit lui-même sur ce sujet :

« J'ai vu mieux que le paradis de la Suisse, j'ai vu
 » Pestalozzi, j'ai appris à connaître son cœur, son génie ;
 » jamais, comme dans les jours que j'ai passés auprès
 » de ce noble fils de la Suisse, je ne me suis senti pé-
 » nétré de la sainteté de ma vocation et de la dignité de
 » la nature humaine. Je ne puis sans émotion songer à
 » cette société d'hommes forts, entrés en lutte avec le
 » présent dans le but de frayer les voies à un meilleur
 » avenir, et qui trouvent toutes leurs joies, ainsi que
 » leur seule récompense, dans l'espoir d'élever l'enfant à
 » la vraie dignité de l'homme. J'ai vu croître cette plante
 » de grand prix, j'ai vu jaillir la source, j'ai respiré l'air
 » pur qui l'alimente. J'ai appris à me rendre compte
 » de cette MÉTHODE, qui repose sur la nature de l'enfant,
 » et qui se développe comme vérité dans la liberté. A
 » moi maintenant de la faire pénétrer dans les domaines
 » de la géographie. Il y a là, entre la nature et l'histoire,
 » une grande lacune à combler.

» ... J'ai quitté Yverdon bien résolu à remplir la pro-
 » messe que j'ai faite à Pestalozzi de porter sa méthode